

Dominique Janin

Quelques remarques à propos d'un entendu dans des passes.

Pour avoir participé au travail des cartels de la passe dès le début de l'expérience dans notre École, j'évoquerai les points qui m'interrogent le plus – ou plutôt m'ont interrogée le plus – au décours du travail dans ces cartels. Je m'exprime au passé car il apparaît que la décision qui s'est ensuivie (pour chacun), ainsi que le travail d'après coup, ont eu pour effet de réduire mon étonnement, voire ma perplexité.

J'avais imaginé que la passe pouvait conduire un passant à produire des énoncés concernant le désir du psychanalyste. C'est cette piste-là que je comptais suivre lors de mon travail dans les cartels, pensant y entendre des énoncés de savoir spécifiques sur cette question du passage de l'analysant à l'analyste.

Lorsque je dis passage à l'analyste, il est bien évident que je ne parle pas de l'installation dans le fauteuil, encore que je me sois étonnée de n'en avoir eu que peu d'échos dans les passes entendues. Je parle de ce qui conduit, comme on dit, "un analysant à prendre cette place de semblant d'objet" et à renouveler cette opération chaque fois qu'il mène une cure, ou bien encore de répondre à la question : "Pourquoi quelqu'un prend-il ce risque fou de devenir ce qu'est cet objet a dans le discours analytique ?" Bref, toutes formules devenues familières à mes oreilles depuis qu'elles écoutent ce qui se dit de la passe.

Or les textes transmis par les passeurs, loin "d'être un objet bien ficelé", comme le dira un des passeurs, apparaissent comme du matériau encore très brut "dont je n'ai pas réussi à emboîter les pièces", dira le même passeur : des textes certes, mais des textes troués, où la biographie, des fragments de l'analyse et des rêves du temps de l'analyse s'entremêlent et s'entrecroisent. Les rêves du temps de la passe, je les mettrai à part parce qu'ils sont d'emblée signifiés comme tels. De ce matériel, le cartel aura à

extraire les lignes de force cliniques, concernant par exemple le rapport du sujet avec sa jouissance, ou à repérer comment il a opéré avec ses objets, ou comment s'est traitée la question de la métaphore paternelle au cours de sa cure. Ce travail se construit à partir des deux témoignages, chacun d'entre eux étant bien sûr précieux pour lui-même : pas deux qui s'additionnent mais deux qui se recoupent ou pas et, dès lors, c'est aussi bien pour les ratages, les blancs, les erreurs manifestes de dates ou les incohérences biographiques que ces témoignages valent et que parle la vérité.

Chacun du cartel livre aux autres sa lecture de la cure du passant en fonction de ce qu'il a entendu, se confrontant sans doute à ce qu'il aura pu ou cru repérer comme un moment de passe dans sa propre cure. Là aussi, pour les ratages, le nombre et la structure du cartel, 4 + 1, importent.

Les textes sont travaillés tout autant qu'ils travaillent le cartel. C'est cela qu'indiquent les formations de l'inconscient qui surgissent dans le cartel et émaillent son travail : les oublis, rêves, actes manqués, ainsi que les affects qui les accompagnent.

Pour en revenir aux énoncés concernant le désir de l'analyste, je les attendais, a minima certes, mais comme des énoncés de savoir qui mettraient en lumière un savoir jusque-là insu : insu d'un analysant, certes, mais pas du passant devenant analyste. Le désir inédit de ce passant-là (inédit au sens de nouveau, non encore publié – ou affiché, pour renvoyer à l'étymologie du mot cartel) de ce passant-là qui ne savait pas qu'il en arriverait là, je pensais en trouver la marque avouée dans sa passe, marque que le cartel pourrait et aurait à identifier. Un autre point de découverte aura été, extrait de ces textes, le caractère et le sort particuliers de certains énoncés – énoncés qui n'apparaissent pas comme énoncés de savoir – mais plutôt comme des énigmes.

Leur caractère d'abord : ils sont fixes, identiques dans les témoignages des passeurs et ne donneront lieu, même après interrogation, à aucune modification. De ceux-là les passeurs se seront faits les purs porte-parole. Qu'ils puissent s'extraire du matériau relativement brut des témoignages les fait apparaître dans leur éclat qui n'est pas sans me faire associer avec "l'éclair" de la passe : sans doute sont-ils des énoncés produits dans la passe et,

comme les rêves de ce temps-là auxquels nous apporterons aussi dans le cartel la plus grande attention, car ces énoncés ne sont pas soumis au processus du refoulement. Le cartel les mettra au travail : élaboration, interprétation, construction, le terme allemand *durcharbeiten* (perlaboration) me semble particulièrement approprié pour indiquer le soin particulier que le cartel apportera à leur faire délivrer un semblant de signification.

Est-ce la marque de l'impossible qui, comme le dit Lacan, montre l'antinomie de toute vraisemblance ?

Ces énoncés sont donc fixes. Peut-on entendre : "Revenant toujours à la même place ?" Doit-on pour autant leur accorder le statut de morceaux de réel symbolisé ?

S'agit-il de "ce savoir", pour poursuivre avec Lacan, qui ne veut rien dire de "particulier mais s'articule en chaînes de lettres si rigoureuses qu'à la condition de n'en pas rater une, le non-su s'ordonne comme le cadre du savoir ?"¹

À l'horizon de ce travail cependant, et ceci différencie le travail d'un cartel de la passe du travail clinique dans un cartel, est la nomination (A.E., oui ou non). Cela imprime au travail évoqué une inscription dans la temporalité bien connue : si l'instant de voir, lors de la rencontre avec les passeurs, se poursuit par le temps pour comprendre – dont je viens de parler – fait suite la nécessité logique de la réponse, A.E. oui ou non. Cette réponse ne peut venir à chacun, membre d'un cartel de la passe, qu'à l'éprouver, qu'à l'épreuve de ce travail de perlaboration décrit plus haut, et pas dans la tranquillité, cela va sans dire. Surprise aussi que ce moment logique soit à peu près synchrone pour les membres du cartel (comme si le cartel pouvait se dire à un certain moment : le travail d'élaboration suffit, il faut maintenant prendre une décision...). Scansion, coupure, la réponse choit comme on dit que tombe le produit du cartel.

Il n'y aura pas de vote, ni d'argumentation à apporter à sa décision. L'objet du travail est produit, c'est le oui ou le non de la nomination. Celle-ci est alors annoncée au passant, puis portée à la connaissance de notre public d'École. La "chose", je ne sais comment

¹ Jacques Lacan, Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École, *Scilicet*, 1, pp. 20-21.

la nommer, est maintenant entre les mains du passant nommé et de l'École. De la décision de l'analyste nommé, ainsi que l'accueil que notre École réservera à son travail, dépendra la suite, mais de cela nous ne pouvons encore ni en parler ni en préjuger.

J'avais donc, via les cartels, eu accès à l'expérience de la passe. Je résume : ce qui me frappait encore était ce à quoi j'avais eu affaire, qui me semblait malgré le travail de polissage du cartel beaucoup plus abrupt que le "savoir" que j'avais pu me constituer jusque-là à partir des restes d'exposés entendus, la lecture singulière ou collective des textes fondateurs de l'expérience.

Est-ce sentiment d'avoir affaire à une œuvre brute (œuvre d'art ?), originale, voire originelle (eu égard à la jeunesse de notre École) qui m'a poussée, depuis que ce travail est en cours, à m'intéresser à un article au titre accrocheur : "Syracuse 1910 : la passe supposée de Freud". Malgré des réserves dans son avant-propos, Diane Chauvelot, l'auteur de l'article¹ dit : "Il s'agit non pas d'un propos théorique mais simplement d'un propos du niveau de la petite histoire à laquelle des faits vont être là empruntés, et bien sûr interprétés." Il m'a semblé que l'analyse proposée de ce moment historique où Freud "voit" et vit la fin de son (auto)analyse avec Fließ pouvait apporter des lumières à notre propos.

Reportons-nous à la fin de l'été 1910. Freud entreprend, seul avec son ami Ferenczi, qu'il connaît depuis deux petites années, un voyage à destination de Syracuse qui suscite toute son envie. Freud connaît les villes d'étapes, Paris, Florence, Rome et se fait le guide de son ami. Cependant, loin d'être le compagnon de voyage attendu, Ferenczi se montre plutôt boudeur et renfermé.

La correspondance échangée dès leur retour en témoigne : "J'aurais souhaité que vous vous arrachiez à ce rôle infantile" écrit Freud à Ferenczi le 2 octobre 1910², "que vous vous comportiez de pair à compagnon, ce que vous n'avez pas réussi à faire."

Ferenczi tente de s'expliquer dans une longue lettre : "Ce qui m'inhibait et me rendait silencieux – et en même temps un

peu bête – c'était cela même dont vous vous plaignez. Je désirais seulement une camaraderie personnelle avec vous, gaie et sans contrainte (et je sais aussi être gai, follement gai) et je me sentais, peut-être à tort, replacé dans un rôle infantile." (3 octobre 1910). Ils sont d'accord sur le climat du voyage. Voilà pour la petite histoire.

Pour celle qui nous intéresse, voici l'hypothèse, l'interprétation de D. Chauvelot.

Freud cherche, dit-elle, un passeur, un interlocuteur auquel parler de sa relation avec Fließ, de son inconscient, de son analyse. Certes, il y avait bien eu une première tentative d'adresse à Jung au cours de l'été précédent, été au cours duquel ils se rendirent aux États-Unis pour prononcer la célèbre Conférence de l'Université Clark à Yale.

On connaît la confiance et les espoirs ainsi que le rôle important que Freud accorde alors à Jung, au point de lui avoir confié les rênes de l'institution analytique : confiance que Jung trahira au cours d'un voyage suivant en 1922 aux États-Unis, et sans Freud cette fois, où il déclarera publiquement renoncer à un des thèmes majeurs de la psychanalyse, la sexualité infantile. C'est à la suite de ce voyage qu'interviendra la rupture entre les deux analystes.

Revenons à Syracuse, 1910. Les liens de Freud et Ferenczi se sont consolidés et Freud propose donc le fameux voyage. Jones atteste que le "séjour des deux amis en Sicile fut décisif au point de leur relation à venir". Freud confie donc, lors de ce voyage, beaucoup de choses à Ferenczi ; la correspondance témoigne qu'il lui a parlé de son analyse avec Fließ : "Tout comme je vous ai fait part de tout ce qui était scientifique" (et à ce moment-là, Freud travaillait sur Schreber et la paranoïa) "je ne vous ai caché que peu de choses personnelles et l'affaire du cadeau national a été, je crois, suffisamment indiscrette."¹

¹ D'après Jones, il s'agit d'une allusion plaisante à la joie de Freud lorsqu'il faisait une nouvelle acquisition pour sa collection d'antiquités (lettre du 6 octobre 1910).

¹ La transmission, *Lettres de l'EEP*, n° 22, Journées de Lille, 1978, p. 413.

² *Correspondance Freud-Ferenczi, 1908-1914*, volume I, Calmann-Lévy, 1992.

Toujours pour ce qui est de la petite histoire, Freud poursuit : "Mes rêves à cette époque, comme je vous l'ai indiqué, tournaient tous autour de l'histoire Fließ dont il est difficile de vous faire partager les souffrances en raison de la nature même de la chose", et, plus loin, dans la même lettre : "Depuis le cas Fließ, dans le dépassement duquel vous m'avez vu occupé, ce besoin s'est éteint en moi. Une partie de l'investissement homosexuel a été retirée et utilisée pour l'accroissement de mon moi-propre." Aveu qui entraînera chez Ferenczi la déconvenue d'alors.

Pour le moment, constatons avec Jones que c'est dans les suites de ce voyage et de ce qu'il adviendra de la relation de Freud avec Jung et Ferenczi, rupture avec l'un, "relation sans fin" avec l'autre, que naîtra l'idée d'un Comité apte à constituer pour Freud et la psychanalyse "une vieille garde digne de confiance." Le Comité fondé par Jones en 1912 est constitué de Ferenczi, Rank, Jones, Abraham, Sachs et Eitington.

Le Comité se fonde sur l'idée suivante. Jones écrit en 1912 : "Nous n'aurions à nous engager que sur un seul point : si l'un d'entre nous décidait de rejeter l'un des principes fondamentaux de la psychanalyse, comme, par exemple, les concepts de refoulement, de l'inconscient, de la sexualité infantile (allusion à Jung), il promettrait de ne pas le faire publiquement avant d'avoir discuté la question avec les autres."

Le Comité fut formé pour assurer la tâche de poursuivre dans la bonne voie, ce qui eut pour effet de soulager Freud : "Depuis je me suis senti le cœur léger et me suis moins soucieux de ce que durerait mon existence."

Ce Comité, dont Freud s'exclut mais dont il est si proche, lui permettra, comme il l'écrit à Jones (26 décembre 1912), de "donner libre cours à son imagination et de lui laisser le rôle de censeur..." Et un peu plus loin, "il vaut mieux que je sois laissé en-dehors de vos décisions et de vos engagements." Et encore un peu plus loin : "Quoi qu'il advienne, le futur chef du mouvement psychanalytique pourrait bien émarger de ce groupe restreint mais choisi où je suis déjà prêt à mettre ma confiance..."

Comment mieux dire le soulagement qu'il éprouve avec la fondation de cette instance tierce, garante et référente pour la psychanalyse ?

Freud, premier analyste, n'avait eu affaire qu'à des non-analystes, Fließ, Jung, Ferenczi... Cette situation de premier analyste ne pouvant en tant qu'analyste s'en rapporter qu'à lui-même, m'a fait me pencher sur une remarque faite récemment par une de nos collègues, Marie-Laure Susini : "Je préférerais que le passant se fasse quelque peu l'analyste de sa propre analyse" et qui poursuivait ainsi : "Prestidigitateur, il fait sortir d'une logique signifiante, du lieu de l'Autre, l'objet qui y était déjà : le dévoilement reconnu dans le dispositif de la passe ne s'obtient que d'un début d'articulation de savoir par le passant lui-même."

J'emprunte ces propos à une collègue mais je dois dire que c'était aussi mon attente, de ma place de membre des cartels de la passe que le passant formule, dans la passe, des énoncés de savoir sur son propre désir d'analyste.

Je n'avais sans doute pas, avant d'en avoir été membre, pris suffisamment en considération la nécessité structurale du troisième terme du dispositif, le cartel.

J'espère avoir montré – démontré – avec ce petit rappel historique de l'analyse originelle la validité de la trouvaille de Lacan : le dispositif nécessite bien les trois termes.

Restent pour moi des questions, dont celles relatives au passeur.

C'est en poursuivant avec Freud et surtout Ferenczi que je pris la mesure de ce qui fut et reste une de mes préoccupations au décours de l'expérience et du travail : quid des passeurs ?

Qui de Ferenczi donc : il est "déconvenu"... Freud aura beaucoup de patience avec lui, et beaucoup d'amitié aussi. Cela, c'est la petite histoire. Pour la théorie, il ne cessera de s'adresser à lui. Car "ces manques de savoir faire" dont le génial Ferenczi se réclame ou se plaint, il les adresse, victime (c'est l'autre versant de son énamoration) à Freud, duquel il réclame toujours plus, plus d'analyse entre autres. C'est ainsi qu'il produira ses avancées théoriques concernant la fin de l'analyse : "Il faut qu'une analyse soit complète, menée jusqu'au bout." ¹ Intervention à entendre bien sûr, sur fond de transfert sans fin.

¹ Adresse au Dixième Congrès de l'I.P.A. à Innsbruck et article paru en 1927.

D. Chauvelot complète en faisant parler Ferenczi :
"Sinon regardez-moi, voyez où l'incomplétude d'une analyse peut conduire."

"Toute sa théorisation, dit elle, est *acting out*, reconvertissant son amertume de Syracuse jusqu'à la fin de sa vie..."

Ferenczi, un "passeur" non prêt, choisi par Freud dans un passage à l'acte... Et Freud qui, lui aussi, aura à s'en expliquer jusqu'au bout : *Analyse finie et infinie* est publié en 1937, soit quatre ans après la mort de Ferenczi...

Solal Rabinovitch

L 'écart.

Il existe un écart, que j'ai éprouvé pour mon propre compte, entre ce qui a été nommé d'une passe par la procédure, et la certitude du passant d'avoir été nommé sur tel ou tel point de sa cure qu'il aura pensé transmettre dans sa passe, ou bien sur l'événement lui-même de sa passe ; car, toujours, la passe, dans le dispositif, fait événement pour le sujet. Le passant peut ne pas se rendre compte tout de suite que cette certitude n'est que le simple signe de l'une des inscriptions de son destin, un signe qui se range dans la série des signes qui font son histoire : certes une page est tournée, mais de quel côté ? Du côté du déni d'un désir, ou du côté de l'aversion pour un savoir ?

Cet écart entre l'A.E. et sa nomination n'est pas sans rappeler l'écart entre l'analyste d'un analysant devenu A.E., et la nomination de cet analysant. Cet écart-là, ce second écart donc, est écart entre ce qui a été nommé par la procédure chez un analysant et ce que son analyste suppose avoir été nommé chez l'analysant, du point de vue de la cure. Cet écart-là entre l'analyste et la nomination de son analysant fait partie du réel du dispositif, pour autant que le dispositif suive de près, dans son réel, le réel de la structure. Car ce qui a été nommé dans la procédure est hors-cure, séparé de la cure, illisible dans la cure, illisible donc par l'analyste. Et même si l'analyste peut repérer des moments de passe, des instants de virage du savoir dans la cure et ses effets rétroactifs sur des modifications inconscientes (ce qui lui permet de désigner un passeur), il ne peut avoir accès à ce que le forçage du dispositif en fera éclater au grand jour, lisible par les passeurs et par le cartel. Cela peut-il être lisible un jour par le passant lui-même ? C'est la question que je pose aujourd'hui.

Dans quel après-coup de la passe cet écart pourra-t-il être lisible par l'analysant, par le passant nommé ? Quel temps lui faudra-t-il pour rejoindre le point qui aura fixé sa nomination ? Ce qui aura été lu de lui hors-cure, hors-présence, loin de sa voix et de